

demeurant à Paris, se donnent procuration réciproque de recevoir l'un pour l'autre tout ce qui leur est et sera dû par le roi à cause de leur état, gages ordinaires et extraordinaires. Le 23 juillet 1551, les deux « faiseurs de gardes d'épées, lances et harnais et ouvrages d'armurerie pour le roi » prennent pour apprenti Jérôme Corcolle, de Milan, ouvrier en fer à la damasquine. Le 3 mars 1557 (n. st.), César de Gambres constitue de nouveau Baptiste de Gambres, son procureur.

Ainsi, voici deux armuriers de Henri II venus de Milan, où se font les plus beaux harnais de parement de l'époque; ils emploient des ouvriers capables de décorer le fer à la damasquine, c'est-à-dire en tauchie; leur présence est attestée à Paris au moins pendant dix ans, de 1548 à 1557. Nous ne voyons pour notre part aucun inconvénient à leur attribuer, en totalité ou en partie, les armures qui nous sont restées du roi Henri II, sans écarter bien entendu la collaboration éventuelle d'orfèvres parisiens¹.

Henri CLOUZOT.

1. Les plus belles armures princières ou royales exigent le double concours de l'armurier et de l'orfèvre. Desiderio Colman, pour le harnais noir de Philippe II, s'associe l'orfèvre-ciseleur Jörg Sigman.

Revue des Sciences Exactes,

N. S. 3 (1915)

pp. 187-277

L. SAINÉAN

L'HISTOIRE NATURELLE

DANS

L'OEUVRE DE RABELAIS

L'histoire naturelle occupe, dans *Gargantua et Pantagruel*, une place considérable. Elle sollicite l'attention et par la masse des faits et par les sources variées auxquelles notre auteur a puisé ses renseignements. L'Antiquité, le moyen âge et la Renaissance ont également fourni cette nomenclature, qui s'est encore enrichie de nombreux emprunts faits aux patois. Tout cela forme un ensemble très intéressant, mais, si l'on fait abstraction de la mise en œuvre, à peu près dénué d'originalité. Et c'est là le caractère saillant de l'histoire naturelle chez Rabelais : elle est exclusivement matière d'érudition ou de littérature. Sa source principale est Pline, compilateur de génie et écrivain brillant, mais auquel manquait la première condition de l'homme de science, le doute.

Ce caractère traditionnel de la science de la Nature chez Rabelais n'est d'ailleurs pas pour nous surprendre. Tous les savants de la Renaissance ne font que marcher sur les brisées des Anciens, — un Matthioli (1500-1577) consacre encore toute sa vie à commenter Dioscoride, — et ce n'est que dans la seconde moitié du xvi^e siècle que les Belon et les Rondelet, que les Ruellius et les Bauhin ouvrent à la zoologie et à la botanique des voies nouvelles.

Rabelais, en sa qualité de médecin, attache la plus haute importance à ce qu'il appelle la *congnoissance des faitz de Nature*. Celle-ci joue un rôle important dans la

nouvelle méthode d'éducation que Ponocrate applique à Gargantua :

Au commencement du repas, estoit leue quelque histoire plaisante des anciennes prouesses, jusques à ce qu'il eust prins son vin. Lors, si bon sembloit, on continuoit la lecture, ou commençoient à deviser joyeusement ensemble, parlans... de la vertu, propriété efficace et nature de tout ce qui leur estoit servy à table : du pain, du vin, de l'eau, du sel, des viandes, poissons, fruitz, herbes, racines, et de l'apprest d'icelles. Ce que faisant apprins on peu de temps tous les passaiges à ce competens en Pline, Athénée, Dioscorides, Jullius Pollux, Galen, Porphyre, Opian, Polybe, Héliodore, Aristoteles, Élian et aultres. Iceux propos tenus, faisoient souvent, pour plus estre asseurez, apporter les livres susdictz à table. Et si bien et entierement retint en sa memoire les choses dictes, que pour lors n'estoit medecin qui en sceut à la moytié tant comme il faisoit (l. I, ch. xxiii).

Et dans la lettre de Gargantua à Pantagruel, on lit ce passage significatif (l. II, ch. viii) : « Et quant à la congnoissance des faitz de Nature, je veulx que tu te y adonne curieusement : qu'il n'y ayt mer, riviere ni fontaine dont tu ne congnoisses les poissons, tous les oyseaux de l'air, tous les arbres, arbustes et fructices des forestz, toutes les herbes de la terre, tous les metaulx cachez au ventre des abysses, les pierreries de tout Orient et Midy; rien ne te soit incongneu. »

Une éducation si savante a d'ailleurs porté les meilleurs fruits, et lorsque Pantagruel parcourt des pays exotiques, il ne manque pas d'envoyer à son père (l. IV, ch. iv) « les nouveaultez d'animaulx, de plantes, d'oyseaux, de pierreries » de ses lointains voyages.

Les auteurs cités par Rabelais, dans le premier des passages que nous venons de reproduire, fournissent le meilleur commentaire de son érudition en matière d'histoire naturelle. En premier lieu vient Pline et en dernier Aristote, le créateur même de cette science de la nature; à côté des médecins-naturalistes, comme Galien et Diosco-

ride, on rencontre un compilateur médiocre (Élien), des grammairiens et des rhéteurs (Athénée, Pollux), un philosophe néo-platonicien (Porphyre), un historien (Polybe), un poète (Oppien) et un romancier (Héliodore)...

Le roman de Rabelais présente comme en raccourci le développement même de l'histoire naturelle jusque et pendant la Renaissance. On peut en suivre, à l'aide des détails qu'il a consignés, les phases essentielles et les sources multiples. Nulle part peut-être le caractère encyclopédique de l'œuvre du Maître ne se révèle d'une manière plus frappante.

Envisageons maintenant de plus près les sources d'où Rabelais a tiré sa connaissance des choses de la Nature.

PREMIÈRE PARTIE.

ANTIQUITÉ.

Le plus illustre des naturalistes anciens, Aristote, ne figure pas à ce titre dans le livre de Rabelais. Il est cité fréquemment, mais toujours à propos de questions en dehors du domaine de la science. Rabelais invoque le témoignage d'Aristote sur l'art dont on peut lire lettres non apparentes (l. I, ch. i), sur la légitimité de l'enfant né le onzième mois après la mort de son père (l. I, ch. iii), sur une question de logique (l. I, ch. x), touchant les songes (l. III, ch. xiii), la nature des femmes (l. III, ch. xxvii), la définition du terme *aimant* (l. III, ch. xxxii), le nombre infini (l. III, ch. xlvi), le naturel du mouton (l. IV, ch. viii), les cénotaphes (l. IV, ch. xxi)... et c'est tout.

Ce relevé ne manque pas d'intérêt : l'*Histoire des animaux* d'Aristote y est citée deux fois, mais à propos de choses futiles (voir les sujets cités ci-dessus). La plupart des autres mentions sont vagues, ou bien elles sont tirées

Brehm confirme cette intelligence remarquable de l'éléphant : « Quiconque a eu affaire à l'éléphant, dit-il, reconnaît ses hautes facultés intellectuelles. On ne peut qu'admirer son intelligence et le développement surprenant qu'elle acquiert par l'éducation. L'éléphant égale sous ce rapport les animaux les mieux doués : le chien et le cheval. Il réfléchit avant d'agir, il se perfectionne de plus en plus; il reçoit mieux les leçons qu'aucun autre animal et se forme ainsi tout un trésor de connaissances ¹. »

2. — *Rhinocéros*.

Presque inconnu et très rare au ^{xvi} siècle. C'est à l'entrée de Henri II à Paris, en 1549, que l'on vit figurer « un animal d'Ethiopie nommé *Rhinoceros* » (Godefroy).

Dans les vastes galeries de l'abbaye de Thélème (l. I, ch. LV), on voyait bien, à côté d'autres « choses spectaculaires », un *Rhinoceros*, mais il était en « peinture ».

Notre auteur l'envisage surtout comme un ennemi de l'éléphant.

Je y vy [dans le Pais de Satin] ung *Rhinoceros*² du tout semblable à celluy que Hans Cleberg³ m'avoit autrefois monstré, peu different d'un verrat que autrefois j'avois veu à Legugé, excepté qu'il avoit une corne ou musle longue d'une coudée et poinctue, de laquelle il osoit entreprendre un Elephant en combat et, d'icelle le poignant souz le ventre (qui est la plus tendre et debile partie de l'Elephant), le rendoit mort par terre⁴.

1. *Les Mammifères*, t. II, p. 708 et suiv.

2. Le Manuscrit porte « ung *Rhenoceres* », essai de francisation resté isolé.

3. Il s'agit d'un des principaux négociants de Lyon, natif de Nuremberg, Hans Kleberger, célèbre par sa charité et par sa fortune. Il fut anobli par François I^{er}, sous le nom de sieur de Chastelard, que la reconnaissance publique avait surnommé le *bon Allemand*. Voir Monfalcon, *Histoire de Lyon*, éd. 1847, t. II, p. 607.

4. *Hist. nat.*, VIII, 29 : *Rhinoceros unius in mare cornus... Alter hic genitus hostis elephantis cornu ad saxa limato præparat se*

En 1749, un capitaine hollandais fit exhiber à Versailles, à la foire Saint-Germain, un rhinocéros¹ qui avait été pris en 1741 en Asie, dans l'empire du Grand Mogol, et amené par mer en Hollande en 1747. Considéré à tort comme le premier qu'on eut vu en France, il fut l'objet d'une curiosité universelle².

3. — *Caméléon*.

Très rare et presque inconnu à l'époque où écrivait Rabelais. Le changement de coloration que présente le caméléon a intéressé de tous temps les naturalistes et le vulgaire. Nous avons déjà cité l'opinion de Pline (et de Rabelais), suivant lequel l'animal empruntait ses couleurs à celles des corps environnants, et cela pour se dérober à ses ennemis. Le caméléon est ainsi devenu le symbole de la complaisance servile des flatteurs et des courtisans, qui modifient leurs opinions suivant les circonstances³.

Cependant, Albert le Grand avait déjà révoqué en doute cette propriété du reptile⁴, et Cuvier précise ainsi la question : « Le caméléon change, à la vérité, assez considérablement en couleur, selon ses passions et ses besoins, mais il est faux qu'il prenne celle des corps sur lesquels il se trouve⁵. » On sait positivement aujourd'hui que le

pugnæ, in dimicatione alvum maxime petens, quam scit esse molliorem.

1. Cette forme, commune à Rabelais et à Paré, a survécu; Ronsard écrit *rhinoceron*, alors que la forme parallèle *rhinocero* (reflet de l'accusatif latin) se rencontre déjà au *Quart Livre*, ch. XVII : « Les Elephans, Lyons, *Rhinoceroles*... » Celle de *rhinocerot* est encore fréquente au ^{xvii} siècle, et Richélet la recommande expressément en 1680 : « Quelques uns écrivent *rinoceros*, mais les hommes savans que j'ai consultez là dessus sont pour *rinocerot*. » Dans les *Bestiaires* et dans l'*Hortus Sanitatis* (1499), *rinoceron* désigne l'unicorne, appelé aussi *monoceros*.

2. Voir A. Franklin, *Les Animaux*, t. II, p. 136-138.

3. Cf. Belon, *La nature et diversité des poissons*, p. 49 : « C'est de là dont est venu le proverbe que ceux qui changent souvent d'avis semblent au Chameleon. »

4. Berger de Xivrey, *Traditions tératologiques*, Paris, 1836, p. 510.

5. *Tableau élémentaire du Règne animal*, p. 191.

Et des vents et des mers, et des cieus et des gasches?
 Dis nous en quel endroit, ô *Remore*, tu caches
 L'ancre qui tout d'un coup bride les mouvemens
 D'un vaisseau combattu de tous les elemens?
 D'où tu prens cest engin, d'où tu prens ceste force,
 Qui trompe tout engin, qui toute force force?

(*La Création*, I^{re} Semaine, v^e Jour.)

Enfin, Montaigne cite plusieurs témoignages de la vertu extraordinaire de ce petit poisson (l. II, ch. xii) : « Un si petit animal pouvoit forcer et la mer et les vents, et la violence de tous ses avirons, pour estre seulement attaché par le bec à la galere... »

Que faut-il penser de cette vertu extraordinaire? Voici ce qu'en dit Cuvier : « *L'Echeneis remora* a sur la tête un organe au moyen duquel il peut s'attacher aux corps. Il se fixe ainsi sur les navires, sur les grands poissons, etc., et se fait transporter au loin, mais il ne pourrait arrêter le moindre bâtiment. Aussi est-ce bien de l'éloquence perdue que dire ce que Pline en dit. »

La croyance à la propriété merveilleuse de la *remore* a pourtant subsisté jusqu'au xviii^e siècle, témoignant ainsi de la persistance des superstitions antiques dans le domaine de l'histoire naturelle.

3. — *Unicorne*.

Animal représenté avec un corps de cheval et une tête de cerf portant une corne unique au milieu du front :

Je vous envoie pareillement trois jeunes *Unicornes*, plus domesticquées et apprivoisées que ne seroient petitz chattons. J'ay conféré avec l'escuyer et dict la maniere de les traicter. Elles ne pasturent en terre, obstant leur longue corne on front. Force est que pasture elles prennent es arbres fruitiers ou en rateliers idoines, ou en main leur offrant herbes, gerbes, pommes, poyres, orge, touzelle, brief toutes especes de fruitiez et legumaiges. Je m'esbahis comment nos ecrivvains antiques

les disent tant farouches, feroces et dangereuses, et onques vives n'avoir esté veues. Si bon vous semble, ferez espreuve du contraire, et trouverez qu'en elles consiste une mignotize la plus grande du monde, pourveu que malicieusement on ne les offense (l. IV, ch. iv).

Je y vy [dans le Pais de Satin] trente deux *Unicornes*. C'est une beste felonne à merveille, du tout semblable à un cheval de Lavedan, excepté qu'elle a la teste comme un cerf, les piedz comme un elephant, la queue comme ung sanglier, et au front une corne ague, noire et longue de six et sept piedz, laquelle ordinairement luy pend en bas comme la creste d'un coq d'Inde; elle, quand elle veult combattre ou autrement s'en ayder, la lieve roide et droicte¹. Une d'icelle je vy, accompagnée de divers animaux sauvaiges, avecque sa corne emonder une fontaine² (l. V, ch. xxx).

Dans les deux passages cités, les descriptions, on le voit, diffèrent essentiellement. C'est qu'il s'agit en effet d'animaux différents. Les Anciens ne mentionnent pas moins de cinq animaux unicornes, à savoir : l'âne indien, le bœuf unicorne, le cheval unicorne, le monocéros proprement dit et l'oryx d'Afrique (le premier et les deux derniers dans Rabelais). Cuvier, qui leur a consacré un long *excursus*, aboutit à la conclusion, qu'en dehors du rhinocéros, la nature ignore un animal unicorne proprement dit.

La description fabuleuse de l'*Unicorne* a passé dans les *Bestiaires*, par exemple dans celui de Philippe de Thaün :

Monosceros est beste,
 Un cor a en la teste,
 Pur ço issi a nun,

1. *Hist. nat.*, VIII, 31 : Orsæi Indi... venantur... asperimam autem feram *monocerotem*, reliquo corpore equo similem, capite cervo, pedibus elephanto, cauda apro, mugitu gravi, uno cornu nigro media fronte cubitorum duum eminente. Hanc feram vivam negant capi.

2. Ce dernier détail est tiré, comme le remarque Le Duchat, de Paul Jovio (*Hist. des animaux*, XVI, 20), qui renvoie à Elien, mais celui-ci n'en souille mot.

De buquet a faun...
 Monosceros Griu et
 En Franceis un corn est...

(Ed. Walberg, v. 393)

et Brunetto Latini s'en fait également l'écho (*Trésor*, p. 252) : « *Unicorne* est une fiere beste, auques resembables à cheval de son cors, mais il a piez d'olifant et coe de cerf, et sa voiz est fierement espoentable. et emmi sa teste est une corne a plus de merueilleuse resplendissor, qui a bien .iiii. piez de lonc, mais ele est si fors et si agué, que el perce legierement quanque il ataint. »

C'est surtout à son nom médiéval et vulgaire de *Licorne*¹ que se rattachent toutes sortes de superstitions encore dominantes au XVI^e siècle et qu'on trouve résumées dans le *Discours de la Licorne* d'Ambroise Paré².

Tout en faisant abstraction des détails fabuleux de l'*unicorne*, détails propres surtout au moyen âge, les naturalistes modernes ne sont pas éloignés d'en admettre l'existence, et à peu près dans le sens du premier passage de Rabelais cité ci-dessus : ce serait une espèce d'antilope (*Antilope monosceros*), dans laquelle une des cornes avorte de manière à la faire paraître unicorne³. D'autres, par exemple Brehm, identifient l'unicorne avec le *Rhinocéros unicorne*, hypothèse également admise par Cuvier⁴.

4. — Crocodile.

En 1517, raconte un document de l'époque⁵, on vit à

1. Cf. *Briefve Declaration* : « *Unicornes*, vous les nommez *Licornes*. »

2. *Œuvres*, éd. Malgaigne, t. III, p. 468 à 514.

3. Hæter, *Histoire de la Zoologie*, p. 105.

4. Voir là-dessus, dans l'édition Panckoucke, t. VI, p. 430 à 435, l'*excursus* déjà cité de Cuvier, au chapitre correspondant de Pline.

— Un autre nom de l'unicorne, à savoir *Cartagone* (l. V, ch. xxx), serait son équivalent indien, suivant Elien (XXI, 20) : « Les historiens de l'Inde comptent parmi les animaux indigènes l'unicorne (κροκόδειρος) qu'ils appellent κροκόδειρος. »

5. *Journal d'un bourgeois de Paris sous François I^{er}*, éd. Lalanne,

Paris le premier crocodile, mais seulement « bouilly en huyle », que M. de la Vernade rapporta de Venise. L'arrivée d'un crocodile vivant à Versailles, en 1681, était encore considérée comme une des choses les plus rares qui se soient vues en France en ce genre (De la Chesnaye des Bois).

Belon a le premier donné des descriptions d'après nature du crocodile et des autres animaux du Nil dans ses *Observations*, ch. xxxii. On y voit le « Portrait du Crocodile, poisson du Nil ».

Rabelais énumère, à l'occasion du crocodile¹, toute la faune propre à l'Égypte :

Au bout estoit descrit le pays d'Egypte, avec le Nil et ses *Crocodiles*², *Cercopitheques*, Ibides, Singes, Trochiles, Ichneumones, Hippopotames, et aultres bestes à luy domestiques (l. V, ch. xl).

Des traits légendaires, tels que les larmes que verserait le reptile pour attirer les passants, ont été retenus par les *Bestiaires* du moyen âge, en même temps que d'autres croyances superstitieuses³ sur lesquelles nous reviendrons en temps et lieu.

Quelques mots sur les animaux du groupe égyptien :

L'*Ichneumon*, ou rat de Pharaon, rongeaît, d'après la tradition ancienne (recueillie par les *Bestiaires*), le ventre du crocodile qui en mourait. Ce nom, tiré de Pline⁴, se lit également chez Belon : « Encor y a une certaine

p. 49 : « Ce serpent, nommé *Crocodile*, avoit esté prins dedans le pres du Quaire. »

1. *Hist. nat.*, VIII, 37 : *Crocodilum* habet Nilus, quadrupes malum fleuve de Nil, et terra pariter ac flumine infestum.

2. Le Manuscrit donne *Cocodrille*, forme remontant aux *Bestiaires*, sur laquelle nous reviendrons dans la seconde partie de ce travail.

3. Comme nous l'avons déjà remarqué, Rabelais (l. III, ch. xiii) cite à tort le crocodile, à propos de la superstition touchant l'épaule gauche du caméléon.

4. *Hist. nat.*, VIII, 37 : ... *ichneumon* per eandem fauces [crocodili], ut telum aliquid immisus, erodit alvum. — Sous cette forme, le nom se lit déjà dans les *Bestiaires*.